

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

19 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Pria de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 399. — Vol. XVI. — Du Vendredi 18 au Vendredi 25 octobre 1850.
Bureaux : rue Richelleu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. —
Coucours de l'agriculture à Versailles. — Le Sabara algérien et le grand
désert. — Fête de l'agriculture et des arts à Bruges. — Les journaux
et les journalistes en Angleterre. — Bibliographie. — Souvenirs de
chases en Syrie. — Voyage à travers les journaux. — Assistance pu-
blique, habitations pour les ouvriers,

Gravures. Derniers moments de la reine des Belges, Ostende 11 octobre
1850. — Courses de Sammar; Carrousel de l'École de Cavalerie; Le ja-
velot; La course des bagues; La course des têtes. — Coucours de l'agri-
culture à Versailles: Dèlier; Cheval de trait; Taureau. — Fête vené-
tienne sur le grand canal à Bruges; Exposition des produits agricoles;
Dètte des chars. — Chasses en Syrie; La pêche avant la chasse; Le
dèjeuner; L'afût aux chamois; Le retour de la chasse; La traque au
bois; La battue en plaine. — Frontispice des bibliothèques communales.
— Statue de Simon Stèvin à Bruges. — Rebus.

Histoire de la semaine.

A peine s'éteignaient les derniers bruits des fêtes de
Bruxelles et de Bruges, qu'un voile de deuil s'étendit sur
la Belgique et changeait la joie publique en douleurs et en
larmes.

Vendredi, 11 octobre, à huit heures dix minutes du ma-



Derniers moments de la reine des Belges à Ostende, le 11 octobre 1850.



Courses de Saumur sur l'hippodrome des prairies du Bray.

vous tenez Arnal dans un de ses meilleurs rôles. La scène du lansquenet est plaisante; celle du duel et celle du mari, et la scène de la femme aussi, tout est plaisant; bon Dieu! dans quel grenier à sel les auteurs vont-ils débrousser tous ces mots burlesques, ces coq-à-l'âne ébouriffants, ces bêtises, ces hardiesses et ces gentilleses à mourir de rire. A côté d'Arnal, on a beaucoup applaudi mademoiselle Marquet, une actrice de la bonne lignée, qui serait à sa place aux Variétés si elle n'avait pas su s'en faire une autre au Théâtre-Français, où elle débute prochainement.

Vous connaissez, tout le monde connaît les courses d'octobre, qui sont celles d'avril. Des jockeys maigres, squelettes au galop qui volent, emportés par des coursiers impétueux comme l'ouragan. Qu'ils s'appellent Fitz-Emilius, Couche-Tout-Nu, Sérénade, Sauve-qui-Peut ou Brouhaha, ce sont toujours d'admirables chevaux, égaux, à quelques longueurs près, en force, courage et beauté, si bien qu'on pourrait penser que c'est le même coursier qui court perpétuellement après les mêmes prix. Leur illustration remplit l'illustration, et pour cette fois il est

trop juste que Paris cède la place à Saumur.

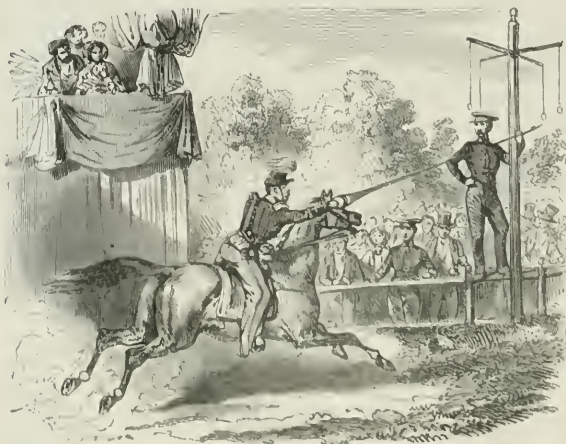
Les courses de la ville chevaleresque ont eu lieu le 29 septembre sur l'hippodrome des prairies du Bray; c'était une fête d'inauguration. Désormais, chaque année, à la même époque, l'arène s'ouvrira aux coursiers de tout sexe et de tout âge, et quatre prix seront décernés aux vainqueurs. Le prix de la ville de Saumur est de deux mille francs; il a été remporté par Athra, jument appartenant à M. d'Indouville. La course figurée dans notre vignette est celle des barrières; le prix, de 800 fr., dit de l'École de cavalerie, a été remporté par Figaro, à M. du Boberil.

Le carrousel donné le lendemain dans la même enceinte avait attiré une foule immense. Nos dessins, pris d'après nature, en reproduisent les différents exercices. On pourrait essayer de peindre ces joutes habiles et ces brillantes évolutions, telles que courses de bagues, maniement du javelot, têtes enlevées, spirale et serpentine; mais à quoi bon une description pour nos lecteurs, qui, grâce à l'obligeance des autorités de Saumur, ont ces exercices sous les yeux.

PHILIPPE DESOIX.



Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — Le javelot.



Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — La course des bagues.

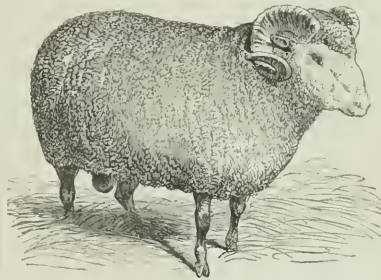


Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — La course des têtes.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'AGRICULTURE À VERSAILLES.



Que les temps sont changés ! Du magnifique hôtel que la République a fait son école normale d'agriculture. Il y a moins un siècle, cent mille familles privilégiées, entre lesquelles l'opé de la vieille féodalité avait jadis partagé le sol, se sputaient la faveur de voir admettre leurs fils dans cette meuro sacré, où on les stylait aux grandes et aimables anieres. Le regard du maître, et surtout celui de la favo- re, préten fait y distinguer le mérite nais-ant, qui, un beau ur, se trouvait mis en son lustre sous une épaulette ou sous asigno d'une charge à la cour, avec le fardéu d'un porte- nille en perspective. Rose et Falert, il est vrai, n'ont point mncé ainsi ; mais aussi que d'obstacles ils ont eu à sur- monter dans leur carrière ! Aujourd'hui, le jeune paysan il se sent au cœur la moindre étincelle d'ambition, et au reu le moindre grain de capacité pour la profession dans quelle il est né, et qu'il chérit avec tant de raison, voit, ur peu qu'il montre de zèle et de persévérance au travail, ouvrir devant sa blouse et ses rabots, d'abord la ferme- olo de son département, puis l'école régionale, et enfin l'istut agronomique. Après avoir gagné loyalement au con- urs ses trois admissions successives, et sans qu'il ait eu soin de recourir à aucune protection, il sortira pour oc- per une chaire et placer son nom à côté de ceux des Oir- r de Serres, des Parmentier, des Thoin, des Dombasle, pour diriger la culture d'un domaine de l'État, ou régir grands biens d'un propriétaire, ou exploiter une ferme société avec un capitaliste à qui il aura inspiré confiance.



Animaux reproducteurs. — Bélier.

Avant peu, l'usine des champs réclamera l'ingénieur agri- colo d'un talent constaté avec autant d'empressement que l'usine industrielle réclame l'ingénieur civil au sortir de l'école centrale. Dans le lieu où se sont formés tant de brillants

hommes de cour, qui, avec leurs grâces fugitives, et par des sentiers semés de fleurs, ont con- duit l'antique monarchie à sa ruine, il va désor- mais se former une élite de population rurale, dont le savoir solide contribuera puissamment à assurer la prospérité du pays.

Dans les écuries de cet hôtel, les plus splen- dides écuries qu'on ait jamais édifiées (je n'ex- cepte pas celles qui fu- rent consacrées par l'em- pereur Caligula au con- sul quadrupède qu'il daigna associer à son gouvernement pseudo- constitutionnel), on en- tre-tenait pour le service de MM. les pages quel- ques centaines de frin- gants chevaux de bataille et de chasse. Aujourd'hui le modeste cheval de tra- vail y est hébergé côte à côte avec le coiteux cheval de course, et tous les deux ne se trouvent point humiliés de rece- voir dans leur compa- gnie le taureau campa- gnard, le naïf bétier, et même le cynique pour-

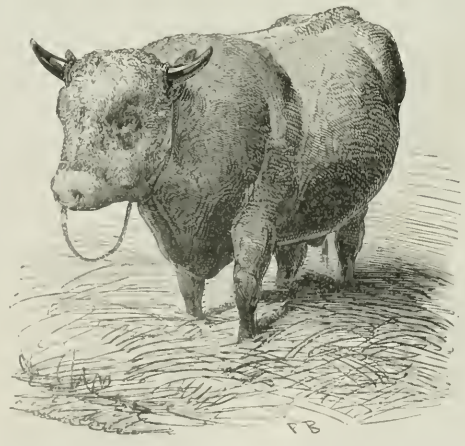
ceau. On voit là, non à l'état de simple théorie mais mise en sérieuse pratique, l'égalité devant la fourche et la fraternité de la litière ; la liberté seule est tant soit peu restreinte : le brou fait qu'elle ne peut dégénérer en licence. De mauvais lan- gues racontent que le cheval du Louis XIV de bronze de la cour du palais, lequel cheval est loin de me sembler beau, malgré son allure d'aristocrate, en voyant entrer sans façon dans les nobles écuries toute cette démagogie d'animaux, s'est cabré d'indignation sur son piédestal. Je ne nie pas le fait ; je croirai à tout vice dans un cheval si malheureuse- ment conformé ; mais je suis sûr que s'il s'est porté à un tel excès, son auguste cavalier l'aura châtié par un rude coup d'ép-ron, car le grand roi ne manquait pas de sens et de patriotisme, et, bien qu'il ait régné à la mode de son temps, il aimait sincèrement le progrès en industrie et en agriculture.

Voulons-nous avoir une image fidèle des formes qu'on re- cherchait, et dont l'ensemble était qualifié beauté dans le cheval avant notre époque. Passons d'abord par la musée historique, et regardons les beaux tableaux de bataille de Van-der-Meulen. Nous remarquons une grande taille, des muscles puissants, mais des têtes busquées à l'excès, des encolures rouées, des dos ensellés. Maintenant, visitons l'ex- position des chevaux reproducteurs, et comparons avec ce que nous avons vu dans le musée. L'homme a réussi à modi- fier la tête, l'encolure et le dos du cheval. L'homme assure qu'ainsi modifié le cheval respire mieux, et qu'il est plus apte à supporter le poids du cavalier.

L'exposition de cette année ne compte pas beaucoup de



Animaux reproducteurs. — Cheval de trait. — Chapeau, fils d'Oscar, race normande-Perrhonnoise, appartenant à M. Chara-Jame.



Animaux reproducteurs. — Taureau. — Lebrou, race auvergnate, appartenant à la ferme-école de Souillart.

les rues et les places publiques en superbes avenues; on en fait des arcs de triomphe gigantesques, des guirlandes, des arceaux de toute forme; et l'ensemble de cet arrangement, qui plaît à l'œil par l'harmonie des lignes et par le ton de la couleur, est rehaussé par des milliers de flammes, d'étendards, de pavillons, de drapeaux, suspendus au travers des rues, placés au sommet des sapins, dans les entrelacs des guirlandes, et à toutes les fenêtres des maisons. Le soir cela devient d'un effet ravissant. Des lanternes de papier, des verres de couleur sont jetés au milieu de ces feuillages et serpentent en files immenses, en courbes gracieuses, tout le long des sapins, formant, par leurs combinaisons, des effets charmants et aussi variés qu'attendus.

Les fêtes de Bruges ont duré huit jours, du 29 septembre au 6 octobre. L'exposition des produits de l'agriculture et de l'horticulture était l'objet principal de la fête; à côté,

venait se placer une exposition de tableaux. Les divertissements étaient des concerts, des illuminations, des représentations dramatiques, des bals, des cortèges et une grande fête vénitienne. C'est par l'ouverture de l'exposition agricole qu'on a inauguré cette série de réjouissances publiques. Le roi était venu d'Ostendo avec son fils aîné, le duc de Bra-

bant, pour assister à la cérémonie, qui s'est faite avec beaucoup de pompe, en présence d'une foule immense de fonctionnaires publics et d'exposants. Le chevalier Peers, membre de la chambre des représentants et président de la commission d'agriculture, a fait au roi un discours très-remarquable par la justesse des idées et la netteté de l'expression.

mes; la troisième, les racines, le miel, le beurre, les pommes de terre, et les produits des ateliers d'apprentissage pour l'industrie des tissus. Le catalogue inscrivait plus de six mille numéros. Les salles étaient décorées de branches de sapin, de drapeaux et de feuillages. Ces branches et ces feuilles entrelacées formaient des séries d'arceaux, à la retombée



Fêtes de Bruges. — Exposition des produits agricoles.

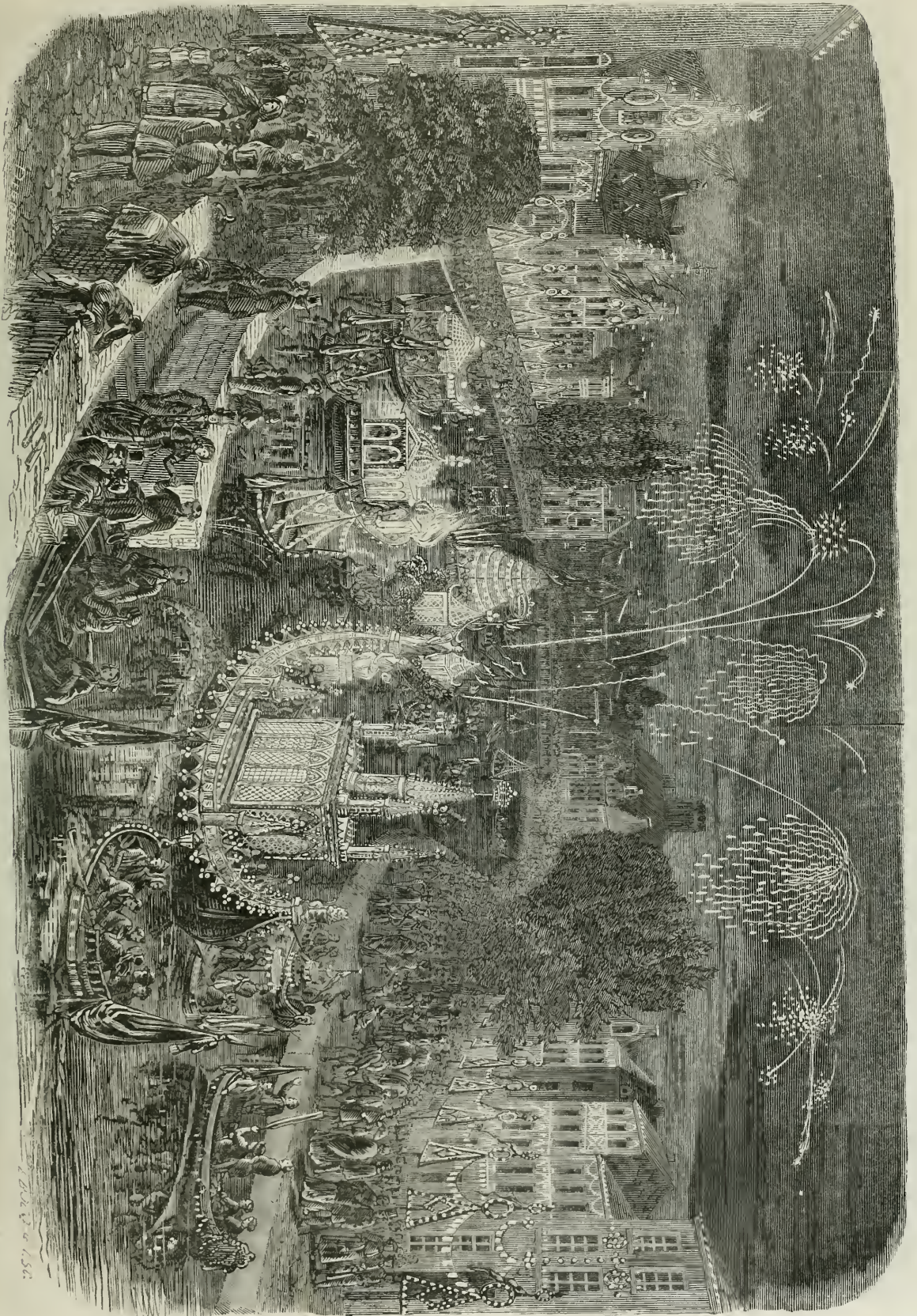


Fête de Bruges. — Défilé des chars.

Le roi y a répondu en philosophe et en père de famille. Par un singulier hasard, cette réponse n'a pas été sténographiée. Le roi terminait à peu près ainsi : « Ces richesses de l'agriculture, ces trésors, vous les devez à la paix que vous avez su conserver au milieu de la tourmente. Le calme et la sagesse que vous avez montrés seront encore mis à l'épreuve; la lutte n'est point finie, des événements bien graves menacent l'Europe entière; mais sachez vous en garantir, restez ce que vous avez été, calmes et sages, et, quoi qu'il arrive, j'ai la certitude que la Belgique conservera sa tranquillité et son indépendance politique... » On a beaucoup applaudi ces paroles.

L'exposition agricole de Bruges occupait tout le premier étage des Halles, vaste bâtiment gothique que domine le Beffroi, superbe tour de 350 pieds de haut. Cette exposition était divisée en trois salles : la première contenait les céréales; la

seconde, les fleurs, les fruits et les légumes; la troisième, les racines, le miel, le beurre, les pommes de terre, et les produits des ateliers d'apprentissage pour l'industrie des tissus. Le catalogue inscrivait plus de six mille numéros. Les salles étaient décorées de branches de sapin, de drapeaux et de feuillages. Ces branches et ces feuilles entrelacées formaient des séries d'arceaux, à la retombée



Fête vénitienne sur le grand canal à Bruges.

L. BOUILLON sculp. 1852.

épaisse forêts et ses antiques châteaux dont les légendes sont restées gravées dans la mémoire du paysan styrien, conservateur religieux du culte des traditions.

Cette belle contrée se divise en deux parties, la haute et la basse Styrie; la partie occidentale, qui comprend le pays placé entre Maria-Zell et Gratz, est montueuse et tourmentée; l'autre, au contraire, est formée de vastes prairies ombrées d'arbres vigoureux, de gras pâturages animés par de nombreux troupeaux et entrecoupés de ruisseaux portant dans leurs méandres capricieuses la fertilité et l'abondance au pied des collines légèrement ondulées qui complètent ce tableau auquel elles forment un cadre de verdure.

On comprend ce qu'un tel pays doit renfermer de gibier et la variété des espèces qu'il présente aux coups de chas-



Chasses en Styrie. — La pêche avant la chasse près Maria-Zell.

seur, depuis la caille passagère jusqu'à l'aigle chamois, la Styrie possède en effet presque tous les gibiers connus en Europe; l'ours même s'y montre, mais en nombre singulièrement restreint par la rudoërie que lui font les intrépides montagnards, qui ne craignent pas de lutter corps à corps avec ce redoutable adversaire.

Grâce à ses lois particulièrement sur la chasse et aux peines sévères qu'elles prononcent en certains cas, la Styrie est la contrée qui renferme, surtout maintenant, le plus de chamois, les montagnes de la Suisse et du Tyrol se trouvant presque dépeuplées aujourd'hui par la guerre d'extermination que tout homme possédant une carabine a le droit de porter dans le canton qui l'entoure. Si le gouvernement suisse tarde à prendre des mesures énergiques pour retrain-



Le déjeuner après la pêche sur les bords du lac.

dre le droit illimité de la chasse, les montagnes de l'Helvétie subiront le sort de nos Pyrénées, dont les isards ont à peu près disparu.

Ainsi réglementées par des lois conservatrices, les chasses en Styrie sont encore protégées par d'anciens usages qui, en réunissant les chasseurs d'un même canton seulement à certaines époques déterminées, s'opposent aux destructions quotidiennes et partielles, si nuisibles à la reproduction du gibier.

Tous les ans, par exemple, au mois de septembre, les propriétaires qui ont le droit de chasser sur les montagnes avoisinant la petite ville de Maria-Zell et son église organisent une grande chasse qui dure plusieurs jours et qui donne lieu à des réjouissances d'un aspect d'autant plus pittoresque et original qu'elles se passent en plein air au milieu de ces belles et verdoyantes montagnes de la chaîne des Alpes styriennes.

Une pêche aux truites dont l'espèce, selon les gourmands, l'importe en délicatesse sur les truites saumonées du lac de Genève, sert ordinairement d'ouverture à cette chasse et lui donne un attrait des plus piquants; à une heure environ de Maria-Zell on trouve un de ces petits lacs si nombreux dans la partie accidentée de l'empire d'Autriche; montés sur des radeaux improvisés, les chasseurs, abandonnant la carabine pour s'armer d'une longue perche, s'avancent sur une seule ligne, et, en agitant les flots, forcent le poisson à fuir vers la rive opposée et à se jeter dans un immense filet qui ramène sur le sable quelques milliers de truites dont les plus petites sont rejetées dans le lac qu'elles servent à repeupler; le reste est destiné au déjeuner offert aux chasseurs après cette pêche miraculeuse.

Bien de plus pittoresque à ce moment que le coup d'œil présenté par la réunion de ces chasseurs styriens dont les vêtements aux couleurs grises et vertes se prêtent si bien, en se confondant avec les teintes des sapins et des rochers, à tromper l'œil inquiet du chamois; l'ensemble de ce costume ne diffère au surplus de celui des Tyroliens que par le chapeau, dont la forme conique, plus ramassée, est en-

tourée de bords moins retombants, et par les bas bariolés recouvrant la culotte jusqu'au-dessus du genou.

Les tables disposées sur les bords du lac sont bientôt envahies par les chasseurs, dont le robuste appétit s'apprête à faire bonheuer au repas champêtre dû en partie à leurs poussees du matin, car il se compose presque uniquement des truites par eux pêchées et accomodées, comme les langues d'Esop, à toutes les sauces, dont la meilleure est sans contredit celle au vin, qui donne à ce poisson une couleur bleuâtre et un aspect tres-appétissant; ce repas frugal, mais abondant, est assaisonné de saillies et de joyeux propos excités et entretenus par les fréquentes libations des vins du cru et du vin de Champagne, ce nectar cosmopolite.

Les apprêts du départ réclament bientôt toutes les attentions; chacun saisit sa carabine, son caban imperméable, et se dirige, muni de l'indispensable bâton ferré, vers la montagne désignée pour être le témoin des exploits des Nemrod réunis, et sur laquelle des batteurs, envoyés pendant la nuit précédente, ont rassemblé les chamois dispersés aux environs.

Pour ne pas éveiller l'attention des chamois, on chemine le moins bruyamment possible à travers la vallée, et l'on arrive enfin au pied de la montagne, où les gardes indiquent à chaque chasseur le posto qui lui est assigné; celui qui l'âge rend moins agile à gravir la montagne est placé à sa base, et les jeunes gens s'échelonnent sur ses diverses pentes, chacun se blottit à l'abri d'un quartier de rocher ou d'un tronc de sapin, et attend, en examinant si son arme est en bon état, le signal donné à une heure convenue par le chef des traqueurs. Jusqu'à ce moment si impatientement attendu, personne ne peut tirer un coup de carabine, dont le résultat inévitable serait de donner l'éveil au gibier et d'annuler l'effet des savantes dispositions prises pour diriger ses bandes éparées vers les chasseurs embusqués.

Le signal donné, on entend dans l'éloignement les cris poussés par les traqueurs pour effrayer les chamois et les chasser devant eux; à partir de ce moment, la chasse commence véritablement et un magnifique spectacle vient s'offrir



L'affût au chamois.

aux yeux émerveillés. Les chamois, que l'élévation du sommet de la montagne ne permet pas de distinguer, n'annoncent d'abord leur approche que par les pierres qu'en sautant d'un rocher sur l'autre, ils font rouler jusqu'aux chasseurs, qu'ils avertissent ainsi de se tenir sur leurs gardes; mais, à mesure que la voix des traqueurs se rapproche, les chamois descendent et se montrent. On a beaucoup exagéré les bonds que font ces animaux pour franchir les ravins : la nature du terrain ne leur permet que rarement de déployer une agilité extrême; mais ce qui étonne peut-être davantage, c'est la sûreté avec laquelle ils passent d'un rocher à l'autre, en se laissant tomber sur les pieds de devant, à la manière des chèvres, avec lesquelles ils ont beaucoup de ressemblance; ils s'arrêtent souvent pour écouter en faisant entendre un léger sifflement; c'est presque toujours le moment choisi par le chasseur pour lancer son plomb meurtrier.

Le premier coup de carabine tiré est suivi presque immédiatement de plusieurs autres : car les chamois se précipitent en troupes nombreuses. Ces détonations, répétées par les échos, produisent bientôt l'effet d'une petite guerre. Mais l'aspect général de la chasse est bien plus imposant lorsque les chasseurs, postés sur une montagne faisant face à celle sur laquelle se trouvent les chamois, peuvent en embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil.

Le chamois tué reste sur place, et c'est seulement à la fin de la chasse, dont la durée est de quatre ou cinq heures, que les traqueurs les ramassent et les chargent sur leurs épaules; le nombre des victimes varie suivant l'adresse et la quantité des chasseurs, mais il n'est pas rare d'en compter plus de cinquante, et un personnage de haute distinction, pour lequel une de ces chasses avait été organisée, en tua douze pour sa part. Il arrive souvent que plusieurs chasseurs ont des droits égaux à la mort de la même victime, chacun ayant logé une balle dans le corps de l'animal qui peut encore, dans cet état, soutenir une longue course avant de rendre le dernier soupir. Enfin quelques chasseurs ont eu le rare bonheur d'en tuer deux d'un seul coup.

Lorsque la fusillade a cessé et que la chasse est par conséquent finie, chacun quitte son poste et va rejoindre ses compagnons dans la vallée où les chamois transportés par les traqueurs sont, à l'aide du couteau que tout Styrien porte avec lui, éviscérés et vidés, opération indispensable à leur conservation.

Ces grandes chasses se terminent par des repas, des danses et des réjouissances de toute espèce.

La partie inférieure et boisée des montagnes renferme aussi des cerfs et des chevreuils que l'on chasse toujours au moyen des traqueurs, les chiens courants étant presque inconnus en Styrie. Dans tout l'empire d'Autriche, le prince de Lichtenstein est le seul qui possède une meute qu'il a fait venir d'Angleterre avec des piqueurs anglais. On trouve aussi dans certaines parties des montagnes la perdrix de neige et le coq des bois.

La perdrix de neige, dont le vol rapide se rapproche du



Le retour de la chasse.



La traque au bois.

vol du pigeon, un peu plus allongée dans la forme que la perdrix ordinaire de nos plaines, lui ressemble par son plumage d'été, qui a de plus la propriété de devenir blanc pendant l'hiver; on chasse cette perdrix au chien d'arrêt.

Quant au coq des bois, pour surprendre ce remarquable gibier de la partie boisée la plus élevée des montagnes de la Styrie, il faut que le chasseur, parti avant le jour, attende pour s'en rapprocher que l'oiseau fasse entendre son chant habituel, moment où les yeux fermés et le corps livré à une agitation fébrile, le coq des bois se trouve hors d'état d'apercevoir le danger qui le menace, obligé de s'arrêter aussitôt que le chant a cessé, le chasseur recommence sa marche à une nouvelle reprise, exécutant le même manège jusqu'à ce qu'il soit assez près de l'oiseau pour le tirer.

La chasse en plaine n'offre pas moins d'attraits que la chasse des montagnes; depuis le mois de juillet jusqu'au mois de septembre, on chasse la caille et la perdrix avec ou sans chiens en marchant devant soi; mais lorsque le mois de septembre est arrivé, la battue aux lièvres commence,

et de toutes les chasses qui se font dans l'empire d'Autriche, celle-là est assurément la plus surprenante par la quantité de gibier qui se présente au chasseur étonné.

Cette battue, qui se fait en formant, au moyen des traqueurs et des chasseurs espacés parmi eux, un cercle de la plus grande étendue possible, est dirigée par un oberjäger (chef-garde) à cheval, qui, lorsqu'il a jugé que tout est convenablement disposé, tire le signal du départ d'une petite corne pendue à sa ceinture; chacun alors marche devant soi en allant vers le centre, et en rétrécissant le cercle, se renvoie réciproquement les lièvres, qui se lèvent en si grand nombre, qu'il n'est pas rare d'en voir vingt-cinq ou trente réunis dans une seule battue; on fait dans l'espace d'une journée dix à quinze de ces battues, et dans les jours heureux, plus de cent lièvres restent sur le terrain; chaque chasseur est accompagné d'un homme qui charge ses fusils, précaution sans laquelle il ne serait pas possible de tirer sur tous les lièvres qui se lèvent sur le parcours de la battue, en Autriche, au surplus, on fait faire une paire de fusils comme en France une paire de pistolets, et l'usage est d'avoir toujours avec soi un chargeur.

En outre de ces battues particulières, il se fait tous les deux ans environ une grande battue aux lièvres dans les immenses plaines de Wiener-Neustadt, petite ville située à douze lieues de Vienne. Cette chasse se faisant sur les terres de l'empereur, ce sont les personnes attachées à la cour qui procèdent, avec quelques étrangers invités, à cette sorte de razzia qui dure plusieurs jours, et dans laquelle on tue jusqu'à quinze cents lièvres; il est vrai de dire que le nombre des batteurs forme une petite armée, et que celui des lièvres est également considérable.

Si la chasse en Styrie présente de notables différences avec les chasses des autres pays, le chasseur styrien offre au moins un point de ressemblance avec tous les chasseurs du monde; il est parfois habileur, et l'on raconte qu'un vieux général, auquel on demandait combien de victimes étaient



La battue circulaire en plaine.

bles, doit être très-utile à nos constructeurs. Mais une visite de quelques heures dans les divers établissements de Londres donnera nécessairement une idée beaucoup plus complète de ce qui est praticable. Les architectes français n'ont rien à envier à leurs confrères de la Grande-Bretagne pour les œuvres de goût et d'art; leur supériorité n'est pas contestée; en revanche, pour les dispositions confortables, pour l'économie dans les emplacements et l'organisation de certains détails essentiels dans la vie de ménage, ils trouveront, je n'en doute pas, d'utiles exemples à imiter dans les maisons de Londres.

Avant de terminer ce travail, que j'ai essayé de rendre aussi pratique que possible à l'aide de mes souvenirs encore très-récents et des documents qui m'ont été communiqués à Londres même, j'ai à cœur de résumer une objection qui se rencontre parfois, dans la pensée de personnes recommandables, contre l'établissement des maisons ouvrières et autres institutions analogues. On dit : — Ces maisons ne seront fréquentées que par les ouvriers humbles, paisibles, acceptant la discipline; les ouvriers que la société aurait intérêt à ramener à elle demeureront en dehors de ces combinaisons bienveillantes, et les idées d'ordre n'auront fait ainsi aucune conquête. — A cela, je répondrai qu'en entrant hardiment dans la voie de ces améliorations populaires, la société ne consulte pas seulement son intérêt; elle accomplit un devoir. Mais si nous ne considérons que l'intérêt, n'est-ce rien que de maintenir dans les idées d'ordre, de préserver contre les séductions révolutionnaires, cette catégorie, si nombreuse encore grâce à Dieu! d'ouvriers honnêtes, paisibles, disciplinés sous la noble loi du travail, et qui méritent bien, d'ailleurs, de la part des classes plus fortunées, quelque récompense en retour de leur fidélité au drapeau social? Ce résultat vaut la peine qu'on y songe, surtout quand il est démontré que les revenus des établissements peuvent couvrir les dépenses, et, par conséquent, qu'il s'agit simplement d'un placement et non d'un sacrifice. S'il était question de sacrifice, évidemment il faudrait reculer devant une tâche impossible; car, avec la meilleure volonté du monde, les sources de la charité la plus généreuse s'épuiserient devant l'obligation de loger tous les ouvriers de France. Comme spéculation industrielle, l'affaire est bonne: les sacrifices ne deviendront nécessaires que dans certaines circonstances exceptionnelles, et alors la charité accomplira son œuvre.

Mais, je le répète, au-dessus de l'intérêt social, il faut placer bien haut le devoir humain. Ecoutez, faisiez d'objections, les paroles prononcées le 6 juin dernier par lord John Russell, premier ministre en Angleterre, dans le meeting de la Société pour l'amélioration

BIBLIOTHEQUES COMMUNALES

POUR
COMMENCER A PARAIître
EN NOVEMBRE.

— 1874 —

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT
PROFESSIONNEL — AGRICOLE
ET INDUSTRIEL.

BUREAUX : RUE RICHELIEU, 60.

ration du sort des classes laborieuses. — A mesure que la civilisation progresse, nous recueillons non-seulement les avantages, mais aussi les maux de cette civilisation. Si nous ne nous appliquons pas à combattre ces maux qui pèsent sur le peuple, — et il n'en est pas de plus grand que l'encombrement des êtres humains dans des demeures trop étroites, — si, dit-je, nous ne nous appliquons pas de temps en temps (lord John Russell aurait dû dire *toujours*) à combattre ces maux, notre civilisation, dont nous sommes si fiers, un lieu de développer le sentiment religieux, l'instinct moral, le respect des lois, laissera une grande partie du peuple anglais dépourvu des moyens nécessaires pour se procurer le bien-être auquel elle a droit, l'éducation, et, par-dessus tout, l'instruction religieuse et le perfectionnement moral.

Lord John Russell présidait le meeting, auquel assistaient, non pas comme curieux et par curiosité de desavouer ce qui de parole, mais comme souscripteurs, les membres les plus éminents du Parlement et de l'Épiscopat anglais. Et le premier ministre, attaché pendant plusieurs heures à ce qu'on est convenu d'appeler les grandes affaires de la politique, terminait la séance par ces simples mots : « Je ne pouvais mieux employer mon temps qu'en présidant une réunion comme celle-ci. »

Nous ne connaissons pas encore en France ces vastes associations qui couvrent l'Angleterre : l'épouvantail du socialisme a porté un coup funeste à l'esprit d'association, qui ne peut se développer qu'à la condition de demeurer pratique, et surtout pacifique. Nous ne sommes pas non plus, il faut le dire, dans des conditions aussi favorables que la nation anglaise. Nous sommes tous égaux, cela est vrai; mais nous sommes presque tous également pauvres. Il faut faire la part des difficultés. — Et cependant, est-ce que la libre humanité est morte en nous? Est-ce que le dégoût, sinon la crainte, des révolutions et l'ennui, le grand ennemi des choses politiques n'ont pas au contraire réveillé, au sein de notre société, l'instinct des améliorations sociales? Est-ce que tous les efforts tentés, depuis plusieurs années, soit par la parole, soit par la presse, pour réaliser les progrès auxquels chacun aspire, pour payer, selon la pensée de lord John Russell, la rançon de notre civilisation orgueilleuse, seraient condamnés à l'impuissance? — Nous ne le pensons pas. La charité est, en France, aussi libérale que partout ailleurs; mais elle procède par tentatives isolées; elle se divise et s'éparpille en petits bienfaits, au lieu de se condenser pour les grandes œuvres. Nous donnons beaucoup, mais nous donnons mal. Voici une occasion de favoriser une institution dont personne ne saurait contester l'utilité immédiate : — les *maisons ouvrières*. Essayons au moins.

C. LATOÛLLE.



Statue de Simon Stevin à Bruges. Voir l'article sur les Fêtes de Bruges, page 247.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION.

AVIS AUX ABONNÉS

QUI VEULENT COMPLÉTER LEUR COLLECTION.

La 1^{re} série de L'ILLUSTRATION formée, au 31 décembre 1849, 14 volumes, y compris la Table générale analytique et alphabétique, tenait au tome XIV.

Tome I	du 1 ^{er} mars 1843	à fin août 1843	N ^{os} 1 à 26.
II	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1844	27 à 64.
III	du 1 ^{er} mars 1844	à fin août —	65 à 79.
IV	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1845	80 à 104.
V	du 1 ^{er} mars 1845	à fin août —	105 à 131.
VI	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1846	132 à 157.
VII	du 1 ^{er} mars 1846	à fin août —	158 à 183.
VIII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1847	184 à 209.
IX	du 1 ^{er} mars 1847	à fin août —	210 à 235.
X	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1848	236 à 261.
XI	du 1 ^{er} mars 1848	à fin août —	262 à 287.
XII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1849	288 à 313.
XIII	du 1 ^{er} mars 1849	à fin août —	314 à 339.
XIV	du 1 ^{er} septembre	— à fin décembre —	340 à 357.

La Table générale, méthodique, analytique et alphabétique en 124 pages à 2 colonnes, des 14 volumes de la Collection, complète le tome XIV^e et la 1^{re} série.

Prix de la Collection et des parties séparées.

Tenant compte de la différence entre la facilité dont auront lieu les personnes qui se sont abonnées successivement depuis l'époque, de ne payer le prix des volumes que successivement aussi et par fractions, et l'obligation de débours en une seule fois une somme assez importante, l'administration de L'ILLUSTRATION accordera les réductions suivantes aux personnes qui désirent compléter la Collection :

1 volume de 16 fr. pour 15 fr.	—
2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c.	ce qui met le volume à 14 fr. 75 c.
3 volumes de 48 fr. pour 41 fr. 50 c.	— à 13 fr. 50 c.
4 volumes de 64 fr. pour 57 fr.	— à 14 fr. 25 c.
5 volumes de 80 fr. pour 70 fr.	— à 14 fr.
6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c.	— à 13 fr. 75 c.
7 volumes de 112 fr. pour 94 fr. 50 c.	— à 13 fr. 50 c.
8 volumes de 128 fr. pour 106 fr.	— à 13 fr. 25 c.
9 volumes de 144 fr. pour 117 fr.	— à 13 fr.
10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c.	— à 12 fr. 75 c.
11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c.	— à 12 fr. 50 c.
12 volumes de 192 fr. pour 147 fr.	— à 12 fr. 25 c.
13 volumes de 208 fr. pour 156 fr.	— à 12 fr.
14 volumes de 224 fr. pour 164 fr. 50 c.	— à 11 fr. 75 c.

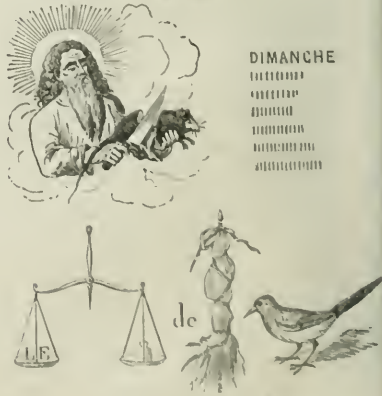
L. Table générale seule. 5 fr.
Les N^{os} quels qu'ils soient, pris séparément. 75 c.

La publication de la Table générale analytique et alphabétique des quatorze premiers volumes complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contem-

poraine, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. Cette Table doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la Table générale des quatorze premiers volumes, et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, des aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

Ils accorderont toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-contre.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS
L'on doit se baser sur ces moyens de solution la misère.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n^o 60, par l'envoi franc d'un mandat sur le poste ordre Lefebvre-Vallier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU PRINCES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.